

Dexies & Dolly

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Zimmer

OLIVIER BENYAHYA

Dexies & Dolly



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

In 1984 I was hospitalized for approaching perfection.
David Berman, "Random rules"

Je suis et veux rester idéaliste.
Rosa Luxembourg, 1899

Noé était un homme juste dans ses générations.

Elohim dit à Noé :

Tout ce qui est sur la Terre expirera.

Mais j'établirai mon alliance avec toi.

“ÉCOUTE-MOI mon petit... Y a plein de combines à peu près sûres pour rater une vie... si tu y mets de la bonne volonté et que tu persévères, tu peux pas te louper...” J’hésitais à prendre le dernier chocolat dans la boîte. Je déconnais un peu avec le chocolat.

“... va pas me comprendre de travers, mais vu le plan de carrière que tu t’es choisi... c’est pas la peine de trop charger la barque...” Un après-midi, j’avais essayé de compter les livres autour de nous. Dans certains coins de la boutique, il y en avait jusqu’au plafond. Des trucs ésotériques, toute la paperasse situationniste, Lester Bangs en version originale, les poseurs de bombes, les poètes, l’Histoire du prolétariat, le gros ouvrage sur les pionniers du Body Art... J’avais demandé à Georges combien il avait de livres dans son bouclard, mais il n’était pas trop sûr.

“Alors bon, Joseph, je te dis ça parce que je t’aime bien... mais il faut vraiment que tu arrêtes de nous emmerder avec cette fille.”

J’ai tendu la main en direction de la boîte. Georges a repéré qu’elle était vide et l’a balancée à la poubelle.

“Tu sais que j’en ai vendu un cette semaine.

– Je sais pas comment te remercier.

– Une jolie nana.

– T’as pris son numéro ?

– Je lui ai fait l'article pendant dix minutes. Comme quoi c'était un livre à se taper le cul par terre et que l'auteur était un jeune type épatant. Je lui ai fait promettre de revenir me donner son avis. Une gamine mignonne comme tout."

Georges m'a fait signe de dégager pour qu'il puisse fermer. Le mois dernier, on a organisé une fête pour son soixante-cinquième anniversaire. J'étais tombé sur sa librairie par hasard, en faisant le tour du quartier, à l'adolescence. Pendant quinze ans, je suis venu là de temps en temps, mais je n'osais pas lancer la conversation. Parfois je demandais le titre du disque qui passait. Quand mon premier roman est sorti, *Sanglier*, je suis allé voir Georges et je lui ai demandé s'il accepterait d'en prendre quelques exemplaires. C'était il y a trois ans.

"Un temps pareil c'est du pain béni... Faut sortir mon gars, faut profiter... Merde, ouvre les yeux deux minutes... Regarde toutes ces nanas!

– Je sais Georges.

– Y a des millions de gamines! Tu veux pas te secouer? Pourquoi est-ce que tu essaies pas de tirer une croix sur cette fille?

– Parce que je suis un couillon, Georges.

– Faut pas que ça te rende fier."

J'avais une heure à tuer avant de commencer à bosser, alors j'ai décidé de marcher. J'ai suivi la ligne de métro jusqu'à Rochechouart, puis je suis reparti en sens inverse jusqu'à la Place de Clichy. J'y allais tout doux. C'est vrai qu'il faisait beau. Les filles portaient des jupes, des chemisettes. Je regardais leur poitrine et leurs pieds. La finesse des attaches. J'avais habité le quartier jusqu'au milieu de l'adolescence, et lorsque je longeais les peep-show, depuis, c'était avec une forme particulière de tendresse,

le souvenir des photos qui scotchaient mon regard en ce temps, celui de mon embarras lorsque nous faisons le chemin en famille. Georges était dans le vrai. Le moment était venu de passer à autre chose. D'oublier Nina.

À vingt heures cinquante-six, j'ai franchi le seuil du magasin. Juan, mon collègue, m'attendait pour partir.

"Hey mec.

– Salut mec.

– Si quelqu'un te le demande, on n'a plus de *Ass to mouth*, le volume onze. C'est dingue comment on le vend. C'est cette fille, Naomi Russell... Y a un type et sa copine qui ont pris le dernier. Ils sont restés à se balader pendant une plombe. Ils étaient morts de rire. Putain mon pote, la nana était carrément pas mal.

– Je sais pas pourquoi je te dis ça, mais moi aussi j'aimerais bien entrer dans ce taudis avec ma copine et passer la soirée à niquer en matant les films qu'on aurait achetés.

– Tu m'étonnes.

– Je veux pas t'étonner, Juan. Je veux juste être à la place du mec qui est ressorti de là avec sa nana et son sac de pornos.

– En plus c'est des super films.

– Ouais.

– Je te laisse la place."

J'ai regardé Juan ramasser son kit – *L'Équipe*, ses Marlboro, son téléphone, ses gaufrettes à la vanille – et me faire un signe en sortant. Juan est un peu un demeuré, mais pas du genre à susciter l'antipathie. Il n'est jamais de mauvaise humeur et on peut parler pendant des heures de l'époque où le PSG avait une équipe.

Je tiens la caisse chez *Xtreme Store* trois après-midi et deux soirs par semaine, fermeture à une heure du matin;

Juan se partage le reste du planning avec le gérant, André Benazria. Je ne me rappelle pas si j'ai vraiment eu le choix, mais j'ai accepté d'être payé au noir pour le tiers de mon salaire. Mille balles pour rester sur une chaise entouré de films porno et de bites en latex, je trouve que c'est cohérent. Je trouve que c'est un deal correct si on considère l'état général du monde. Je m'apprête à entamer ma troisième année dans le staff. Personne ne m'emmerde, et les gens qui entrent ici se débrouillent généralement sans moi. Ça me laisse l'esprit libre pour réfléchir à mes romans.

J'attrape le livre que j'ai laissé sous le comptoir. C'est un autre aspect positif de mon travail chez *Xtreme Store*. J'ai retrouvé du temps pour lire. Les choses étaient moins évidentes à l'époque où je bossais dans un cabinet de droit des affaires. J'avais toujours eu un faible pour les mémoires et les biographies. Ces dernières semaines, j'avais achevé celles de Léon Blum et de Lemmy¹. Je prenais du plaisir à suivre le cheminement de leur existence. La façon dont ils avaient tenté de mettre en accord leurs convictions et leurs actes. Juan n'avait pas rangé les cartons de dvd. Ça n'était pas la première fois que ça se produisait. Je lui avais déjà fait la remarque, mais j'avais senti comme une résistance. On aurait dit qu'il *refusait* de ranger les cartons. Le temps de les empiler dans la réserve et d'installer l'affichette de promotion sur les lubrifiants fruits rouges, j'ai ouvert *Ma vie* par Trotski*. En pleine révolution d'Octobre, à la page cornée deux jours plus tôt :

1. Ian Kilmister dit Lemmy. Né le 24 décembre 1945. Bassiste et chanteur de Motörhead.

* Les noms suivis d'un astérisque font l'objet d'une note dans le glossaire.

Ce furent des journées extraordinaires dans la vie du pays comme dans mon existence personnelle. La tension des passions sociales ainsi que des forces individuelles était arrivée au suprême degré.

“... Il commence à prendre un peu de distance, mais c'est pas simple... c'est pas simple du tout... et je te parle en connaissance de cause.”

Valentine m'avait rejoint quelques minutes plus tôt.

Elle a tiré sur sa cigarette puis m'a répondu en gardant les yeux sur un oiseau à nos pieds.

“C'est ton ami, tu peux pas le voir pareil.

– Parce que j'ai pas couché avec lui pendant trois ans ?

– Ben ouais.

– Est-ce que c'est si dur de le préserver *un peu* ?

– Est-ce que tu te pointerais en bas de chez ton ex pour *savoir* de qui elle est amoureuse ?

– Bon Dieu de merde, Valentine... C'est comme ça que tu vois les choses ? Et ce mot... *Amoureuse*.

– J'ai espéré faire ma vie avec Béno. Tu entends ce que je te dis ? Ça n'a pas marché. Et si tu as encore un doute là-dessus, ça m'a rendu triste.”

Je n'en doutais pas. J'étais enclin à penser que ça n'avait pas été simple pour elle et qu'elle conservait à Béno sa tendresse et sa gratitude pour les moments passés. Qu'elle aurait donné beaucoup, à un moment au moins, pour que les choses tournent d'une manière différente. Ce que j'essayais de lui faire comprendre, c'était que du point de vue de Béno, de ce point de vue *bien particulier*, la tendresse et la gratitude ne pesaient pas lourd quand elle se faisait tirer par un bassiste finlandais huit mois après une rupture qui avait laissé mon

camarade en pièces. Ça n'allait pas chercher plus loin. Je ne croyais rien.

“Tu as ta part de responsabilité.

– Je te demande pardon?

– Je peux comprendre que tu ne sois pas à l'aise avec ça. Mais si tu avais accepté de passer la soirée chez moi, je ne serai pas allée à ce dîner, et je n'aurais pas rencontré Suri.”

Elle souriait. Mon verre était vide. J'ai eu la conviction que nous n'arriverions jamais à rien. À l'échelle de la collectivité. De l'humanité comme agrégat de tensions contradictoires. J'ai pensé à tous ces gens qui continuaient de se battre pour un monde meilleur, une société plus juste. J'ai pensé à Jaurès *. À Rosa Luxembourg *. À ces femmes au Pakistan qui militent pour l'interdiction de l'égorgement en cas de mauvaise cuisson des navets. Je me suis dit : Joseph, c'est une affaire pliée.

Nous avons couché ensemble une dizaine de fois dans les mois qui avaient suivi la rupture avec Béno. Je traversais moi-même une période pas évidente. Le petit ami de Nina venait de la demander en mariage. Parfois je me réveillais la nuit, le souffle court. Je me recroquevillais. Les yeux grands ouverts. Ou je restais assis sur mon lit, dans l'obscurité, songeant avec une tristesse infinie que quelque part à Brooklyn un coursier de vingt-quatre ans allait au même instant sa main dans celle de Nina.

Au sortir de sa deuxième nuit avec Valentine, posés à une terrasse en face du métro Villiers, Béno m'avait confié n'avoir jamais vécu pareille expérience. Nous nous connaissions depuis dix-huit ans et j'avais senti tout de suite qu'il ne déconnaît pas. J'avais senti tout de suite que Béno venait de vivre un truc similaire à ce que j'avais connu de nombreuses fois avec Nina. Les

mots lui venaient d'une zone du cerveau dont la stimulation, *si elle se produisait jamais au cours d'une existence*, constituait une expérience fractale. Béno avait besoin de *dire*. La lourdeur de sa poitrine, les choses gravées à l'encre en différents endroits de son corps, le sourire de Valentine qui l'émouvait déjà avant qu'elle ne lui colle sa langue entre les fesses. Je ne l'interrompais que lorsqu'un détail m'échappait. Durant la conversation, Nina avait téléphoné pour entendre ma voix. Il était quatre heures à New York. Nous étions ainsi ce matin-là, Béno et moi, légers et reconnaissants, picorant nos brioches à la faveur d'un ciel azur.

Cette conversation et les suivantes ont eu leur incidence, je ne peux pas le nier. *Véda*, le nom du Livre Sacré de l'Hindouisme, est un mot sanscrit qui signifie *vision*. L'Illumination, le *Satori* qu'espère atteindre le méditant zen, est un dérivé du verbe *reconnaître*. Certains auteurs grecs évoquent également cette idée de la vision en tant qu'*appréhension sans filtre* de la vérité. La première fois que j'ai rencontré Valentine, je l'ai immédiatement *vue* léchant le trou du cul de mon pote en s'astiquant l'entrejambes. Je pense que ça a un peu biaisé nos rapports. Ça et puis sa poitrine. Mais j'étais amoureux de Nina. Je pensais à elle, et tout me devenait plus évident. Quand nous nous croisions, que je les rejoignais à une soirée ou dans un restaurant, je me disais que Béno était un sacré veinard, mais mon cœur était serein. Nous papotions elle et moi en toute innocence, nous échangeions des tapes dans le dos. Lorsque je m'étais retrouvé seul, Valentine m'avait prêté son épaule un soir que je buvais du petit lait. On s'en tenait là sans véritable effort. C'est elle qui m'avait téléphoné, une dizaine de jours après leur rupture. Elle voulait savoir